

6-1-2009

Enquêtes occultistes : les policiers antillais face au surnaturel

Françoise Cévaër
University of the West Indies

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Cévaër, Françoise (2009) "Enquêtes occultistes : les policiers antillais face au surnaturel," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 72 : No. 1 , Article 6.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol72/iss1/6>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Françoise CÉVAËR
University of the West Indies

Enquêtes occultistes : les policiers antillais face au surnaturel

Résumé: Parce que le récit policier se doit d'être rationnel et cartésien, les contraintes auxquelles il est soumis sont fortes et apparemment peu compatibles avec le surnaturel et le merveilleux qui caractérisent souvent le roman antillais. À travers l'analyse de *Solibo Magnifique* du Martiniquais Patrick Chamoiseau (1988) et du roman *Les cloches de la Brésilienne* du Haïtien Gary Victor (2006), nous verrons néanmoins combien les deux s'accordent, le récit policier envahi par l'irrationnel menant paradoxalement à la disqualification progressive des pratiques cartésiennes et à la remise en question d'une représentation du monde exclusivement rationnelle.

Enquête, irrationnel, littérature antillaise, magie, réalisme merveilleux, récit policier postcolonial

Le roman policier du Sud plante ses intrigues au cœur des sociétés et des communautés africaines et antillaises, là où la tradition et le quotidien se trouvent chargés du surnaturel et de pratiques occultes. On ne s'étonnera donc pas du fait que, dans le roman policier postcolonial, l'irrationnel paraisse presque invariablement présent, contaminant tous les composants du récit. Par exemple, pour la littérature francophone seulement, *Sorcellerie à bout portant* (Ngoye, 1998), *Les cocus posthumes* (Bolya, 2001), *Solibo Magnifique* (Chamoiseau, 1988), *L'empreinte du renard* (Konaté, 2006), *Les cloches de la Brésilienne* (Victor, 2006), sont tous des romans policiers postcoloniaux dans lesquels l'irrationnel occupe le devant de la scène. Dans ces récits, paranormal, pratiques occultes, maraboutisme, magie et sorcellerie s'allient pour nous entraîner dans un univers troublant, apparemment incompréhensible, où le policier devra mener l'enquête. En réalité, la magie, en tant qu'élément symptomatique de l'étrangeté des sociétés africaines et caribéennes pour l'Occident, sert de point de départ déterminant à la représentation des traditions et des modes de perception rattachés aux sociétés du Sud. C'est principalement par son emploi que le récit policier intègre ici une dimension ethnographique et procède d'un exotisme à rebours, d'où le terme d'« ethnopolar »

utilisé par Françoise Naudillon (2003 : 100) pour désigner cette production. Or, dans la plupart de ces récits, la relation à la magie est explorée à travers un policier du Sud, rattaché par sa formation cartésienne à la manière de penser occidentale, mais familier de la magie locale. L'importance conférée au personnage du policier est ici double : comme dans tout récit d'enquête policière, il est celui dont les agissements organisent l'écriture et donnent la dynamique au récit ; par ailleurs, il sert dans le récit policier postcolonial de charnière entre une culture occidentale rationnelle et univoque, et une culture locale plus superstitieuse et hésitante entre le réel et l'irrationnel, enfin entre plusieurs façons de percevoir le monde.

Nous avons décidé de nous intéresser plus particulièrement à deux récits d'écrivains antillais dont l'intrigue se passe dans un pays caribéen et dont les policiers sont des individus locaux : *Solibo Magnifique* (Chamoiseau, 1988) et *Les cloches de la Brésilienne* (Victor, 2006). Dans ces deux récits, l'irrationnel est repris sous différentes variantes qui confèrent à chaque roman toute son originalité. Dans *Solibo Magnifique*, l'irrationnel se manifeste à travers des événements paranormaux et aussi à travers le rapport privilégié des « djobeurs » martiniquais à l'univers créole retranscrit par « le réalisme magique » (terme que l'on continue « à utiliser de nos jours pour désigner notamment des romans où s'exprime un imaginaire débridé proche du fantastique », voir Jean-Pierre Durix, 1998 : 9) qui imprègne leurs récits. Dans *Les cloches de la Brésilienne*, l'irrationnel surgit sous forme de pratiques et de croyances magiques nous projetant ainsi dans l'univers étrange du vaudou haïtien. Si chacun de ces romans intègre une version différenciée de l'irrationnel et de ses manifestations, et surtout de son rapport au réel, tous deux lui accordent néanmoins une place essentielle et décisive, dans la mesure où il questionne les canons du récit d'énigme. D'abord, c'est lui qui gouverne le monde imaginaire et l'univers fictionnel, donnant lieu à des situations pour le moins inédites dans le roman policier, tant sur le plan thématique que structurel. Ensuite, c'est en lui que réside la résolution de l'énigme policière et la compréhension des sociétés antillaises où « la magie fait simplement, indéniablement, partie du réel » (Rosello, 1998 : 57) et où il n'y a pas forcément de contradiction entre le merveilleux et le cartésien, le réel et l'imaginaire, le récit policier rationnel et un récit plus onirique empreint de « réalisme merveilleux¹ » (*ibid.*)

¹ En 1956, Jacques Stephen Alexis qualifiait de « réalisme merveilleux » une certaine forme d'art haïtien. Il affirmait que le « merveilleux » est tout aussi indispensable à ses compatriotes pour rendre compte de leur réalité que les représentations fournies par le rationalisme occidental.

ou « magique ». Afin de mieux cerner l'originalité de ces romans d'énigme qui réfutent une vision univoque du monde opposant radicalement irrationnel et logique cartésienne, réel et surnaturel, nous avons choisi de nous intéresser d'abord à la figure centrale du policier et aux méthodes d'investigation adoptées pour élucider le mystère. En analysant les modalités d'apparition du surnaturel, nous verrons ensuite comment ces romans relient l'irrationnel au réel en offrant une interprétation de l'histoire et de la réalité des sociétés antillaises. Nous montrerons enfin que ce rejet d'une opposition nette entre irrationnel et rationnel gangrène tous les niveaux du récit pour introduire à la fois une subversion au genre policier et une remise en question radicale de la perception occidentale de l'univers.

À l'instar de nombreux romans policiers postcoloniaux, nos récits mettent en scène des policiers locaux qui vont mener l'enquête dans un univers qui leur est relativement familier. Dès lors, pour élucider le mystère, ceux-ci vont devoir combiner leur connaissance des méthodes policières occidentales à celle de la culture de la société tropicale dont ils sont issus et où le surnaturel fait, en quelque sorte, partie du décor. Or, cette opération qui met face à face les deux pôles apparemment irréconciliables que sont le raisonnement cartésien et l'irrationnel va nécessairement entraîner des tensions que devront résoudre nos enquêteurs. Pris entre deux façons de penser foncièrement différentes, deux conceptions du monde probablement incompatibles : l'une, occidentale, qui organise l'univers en termes rationnels ; l'autre, caribéenne, qui accorde une large place à l'inexplicable ; comment ces policiers vont-ils négocier entre leur formation et leur environnement naturel ? Vont-ils résister à l'irrationnel ambiant ou, au contraire, s'adapter et en même temps réviser leurs méthodes d'investigation ? Qu'est-ce que cela nous révèle sur les relations entre l'irrationnel et le réel au sein de l'univers fictionnel ?

Dans la définition qu'il donne des policiers postcoloniaux, voici les principales caractéristiques qu'Ed Christian retient pour les distinguer :

[...] postcolonial detectives are always indigenous to or settlers in the countries they work; they are usually marginalized in some way, which affects their ability to work at their full potential; they are always central and sympathetic characters; and their creators' interest usually lies in an exploration of how these detectives' approaches to criminal investigations are influenced by their cultural attitudes². (2001 : 2)

² [...] les policiers postcoloniaux sont toujours des locaux ou des colons dans

Ces quelques traits dominants permettent de comprendre que la relation qu'entretient le policier local avec sa culture et sa communauté propre est révélatrice du genre d'enquête qu'il choisira de mener. Elle permet également de supposer que le policier local est plus ou moins intégré au sein de la société et que son enquête s'en trouve affectée. Elle confirme, en outre, qu'à travers la figure centrale du policier, l'analyse de la négociation entre réflexes culturels et méthodes d'investigation demeure essentielle.

Solibo Magnifique: une enquête rocambolique

À Fort-de-France, un soir de carnaval, Solibo, célèbre conteur martiniquais, meurt subitement alors même qu'il s'adresse à son auditoire. « Une égorgette de la parole », apprend-on dès le début du récit, a eu raison du maître. Néanmoins, le sens de l'expression demeurant pour le moins opaque, les circonstances de la mort de Solibo restent mystérieuses. La police privilégiant l'hypothèse du crime, une enquête criminelle est ouverte qui provoque deux morts. Les auditeurs de Solibo, des « djobeurs » créoles sans véritable statut social, deviennent tour à tour témoins puis suspects.

Il n'y a pas, dans *Solibo*, un seul policier mais une police locale dont les deux représentants principaux sont le brigadier-chef Bouafesse et l'inspecteur principal Evariste Pilon, deux personnages centraux qui évoluent au sein d'une même société créole, mais dont l'attitude envers l'irrationnel paraît radicalement différente. Curieusement, il n'y a pas non plus une seule enquête mais deux investigations sur la mystérieuse mort de Solibo Magnifique, menées successivement par nos deux policiers. Le roman se révèle donc une source d'indications rares et fécondes pour notre analyse, en ce sens qu'il permet de mettre en perspective différentes approches possibles par des policiers créoles d'une même énigme. Ce roman est d'autant plus particulier qu'à l'inverse de la plupart des récits policiers, le récit de l'enquête est principalement rapporté non pas par le policier chargé de l'investigation, mais par Cham, un des « djobeurs » créoles, narrateur de l'histoire et auteur du roman, mais aussi personnage composite, à la fois ethnologue « marqueur de paroles » hanté par le besoin impérieux de retranscrire l'histoire

les pays où ils travaillent; ils sont habituellement marginalisés d'une certaine façon, ce qui affecte leur habilité à utiliser leur plein potentiel; ils sont toujours des personnages centraux et attachants; et ce qui intéresse généralement les écrivains, c'est d'analyser comment les attitudes culturelles peuvent influencer les policiers dans leurs investigations.]

et « les dits » de Solibo, et témoin soupçonné d'avoir joué un rôle dans la mort de ce dernier. Cham reconstitue les événements et l'enquête mettant en scène les policiers engagés. Dans ce choix narratif s'enracine ainsi une mise à distance décisive pour notre analyse, puisqu'elle débouche notamment, d'une part, sur la remise en question du point de vue cartésien comme principe organisateur souverain et, d'autre part, sur la parodie et l'emprise progressive du merveilleux dans la divulgation des faits et la représentation des personnages.

Ainsi que l'a souligné Dominique Chancé, Bouafesse est à la fois un symbole de la culture populaire créole et « un personnage rabelaisien, porteur non seulement de l'horreur et de la violence, mais également du comique carnavalesque » (2005 : 84). Conscient des superstitions ambiantes, Bouafesse s'est bâti une réputation de « demi-quimboiseur », expert en sorcellerie (Chamoiseau, 1988 : 56³). De fait, il combine la culture créole dont il a gardé les automatismes comportementaux à l'idéologie coloniale dont il a adopté les principes. Toute sa stratégie policière repose ainsi sur la simple filiation, héritée de l'esclavage, entre représentants du maître et représentants de l'ordre, parenté d'ailleurs constamment rappelée par le narrateur :

Ô amis, qui est à l'aise par ici quand la police est là ? [...] Avec elle arrivent aussi les chasseurs des bois d'aux jours de l'esclavage, les chiens à marronnage, la milice des alentours d'habitation, les commandeurs des champs, les gendarmes à cheval, les marins de Vichy du temps de l'Amiral, toute une Force qui inscrit dans la mémoire collective l'unique attestation de notre histoire : Po la poliice ! (*Solibo* : 83)

Bouafesse maîtrise parfaitement l'environnement créole et les mortifications de la société néocoloniale pour les avoir lui-même éprouvés, et il en abuse, en fin psychologue, pour terroriser le petit peuple et ainsi asseoir son autorité. Il torture ainsi « à la langue de Molière et au dictionnaire français » (*ibid.* : 105). Du système colonial, il a surtout retenu la loi de l'oppression et la répression, la violence et la terreur. Assisté de ses sbires aux sobriquets inquiétants et aux instincts tout aussi carnassiers que les siens, il conduit ainsi une enquête qui relève du « délire tropical » (*ibid.* : 120) où se faire respecter est plus important que de faire respecter la loi.

³ Dorénavant, toutes les références à cette œuvre ne comprendront que le mot clé *Solibo* et leurs numéros de pages correspondants.

Bouafesse est un bien curieux policier, somme toute, à l'antithèse de l'enquêteur traditionnel plutôt discret et méticuleux. Si l'investigation du policier se fonde, d'ordinaire, sur l'induction et la déduction, l'enquête que mène Bouafesse sur la mort de Solibo est, elle, conduite au gré des errances et des débordements des forces policières. Curieusement, même quand Bouafesse tente de suivre les méthodes policières qu'il a apprises dans ses cours par correspondance et qu'il a retenues par cœur, celles-ci paraissent lui résister et il ne peut accoucher que d'un ersatz de logique policière qui l'entraîne vers des conclusions erronées sur l'affaire : assassinat, conspiration. Lui-même se sent dépassé par les événements, mais rechigne à passer la main à cause des fractures sociales et raciales au sein même de la police. Renoncer signifierait admettre que ses origines sociales et sans doute aussi sa créolité trop excentrique font de lui un « bougre natif-natal » (*ibid.*:104) non éligible à l'avancement. Au final, le bilan de Bouafesse sur son investigation est des plus éloquents : « [...] il avait perdu son temps, s'était créé un désagrément avec les pompiers, n'avait pas su conserver les lieux en l'état, et ne savait rien des mobiles du crime, ni de l'identité du ou des coupables » (*ibid.* : 112).

En réalité, Bouafesse est un policier qui excelle dans le maintien de l'autorité et l'imposition de la force, mais échoue dans les exercices plus cérébraux (*ibid.* : 197). C'est un personnage haut en couleur, craint autant pour ses emportements que pour sa démesure. Concernant la culture créole, il fait preuve d'une réelle connaissance de ses rouages et d'une véritable perspicacité dans la manipulation des inhibitions mentales, mais il ne les utilise que pour asseoir son contrôle et non pas pour découvrir la vérité.

Si, sous la plume du narrateur, Bouafesse est l'allégorie de l'Autorité (*ibid.* : 66), l'inspecteur Pilon est, lui, l'allégorie de l'Intelligence (*ibid.* : 199). C'est un enquêteur beaucoup plus « classique » que son homologue Bouafesse. « Nègre savant » (*ibid.* : 104), autrement dit créole cultivé, formé à l'université française, il est qualifié de « grand détective » (*ibid.* : 117) dès son entrée en scène : « Donc, policier à cerveau. [...] Un policier à tête fine, vicieux comme un rat sans queue, mais qui malheureusement ne trouve pas toujours matière à chauffer sa cervelle dans nos histoires de rhum sale et de coutelas facile. » (*ibid.* : 118)

En policier attaché à son savoir-faire occidental, Pilon se défie de la dimension surnaturelle des affaires au pays et s'applique à ne pas

se laisser influencer par sa culture d'origine. En fait, « au prix d'un arcane mental assez désagréable » (*ibid.*), il s'interdit totalement de déroger à l'observation stricte de principes cartésiens. Par ailleurs, Evariste Pilon est issu de la classe bourgeoise et méconnaît la culture populaire créole envers laquelle il entretient une relation des plus ambiguës. En outre, on le découvre rigoureux et circonspect, très à son aise « au pays de Descartes », dès qu'il prend l'enquête en main. Il arrive pourtant aux mêmes conclusions erronées que Bouafesse dont il subit la déplorable influence et les méthodes peu orthodoxes : « Bouafesse a parlé avec force. Inerte, l'inspecteur principal l'observe comme s'il le découvrait. L'influence incroyable de ce mâle-nègre l'a, d'emblée, presque dépossédé de l'enquête. Il se demande même si ses décisions, ses hypothèses et ses actes ont été vraiment siens. » (*ibid.* : 211)

« L'affaire Solibo » : quand l'irrationnel s'en mêle

Si Pilon et Bouafesse échouent dans leur investigation, c'est parce que l'un et l'autre négligent de prendre en compte l'intrusion de l'irrationnel depuis le début de l'enquête, en refusant d'interroger la réalité créole au-delà des faits, des certitudes et des évidences ; en négligeant les récits merveilleux des témoins sur Solibo ; en sous-estimant la personnalité même de la victime décrite comme un homme extraordinaire, doté d'une force et de pouvoirs invraisemblables ; enfin en ignorant les faits surnaturels qui se sont produits durant le déroulement de l'enquête. Or, plus ils investissent l'environnement insulaire d'un contrôle absolu en se cramponnant à leurs méthodes cartésiennes et arbitraires, plus celui-ci semble se rebiffer et surenchérir en magie libératrice d'une rationalité aliénante. Parallèlement, à mesure que Bouafesse multiplie ses éruptions intempestives se délient les fureurs forcenées des témoins et les incidents inexplicables. La solution logique à l'énigme s'imposera finalement aux policiers, seulement après qu'ils auront renoncé à tenter d'assujettir la société créole à des lois organisatrices qui lui sont étrangères et qu'ils auront admis la part de merveilleux qui la compose. De fait, l'investigation policière aboutit ici, paradoxalement, à la remise en question systématique des repères cartésiens qui organisent à la fois le rapport d'enquête et le monde réel. D'un côté, elle révèle plusieurs systèmes de valeurs, plusieurs relations au monde possibles ; d'un autre, sous les coups de « boutou » (matraque) de Bouafesse, « l'ordre » y devient synonyme de

désordre, emblème d'un système néocolonial où règnent « la loi et l'intérêt de l'autre, la logique cartésienne, l'interdiction, la violence et la terreur » (Christiane Ndiaye, 1995 : 70).

Par ailleurs, l'étrange envahit alors le récit par un biais tout à fait surprenant. Sous l'effet des affres des « djobeurs » et de leur imagination, les policiers se transforment progressivement en démons et leurs agissements, en pratiques occultes. Tout d'abord, les témoins sont littéralement épouvantés par Bouafesse le « demi-quimboiseur », dont ils retiennent le pouvoir de persuasion irrésistible, quasi hypnotique, le regard maléfique : « deux agates assassines » (*Solibo* : 56), et les calottes, « maudites » (*ibid.* : 68), indélébiles, qui vous lient irrémédiablement à la mort. Son bras droit, au surnom éloquent de Diab-Anba-Feuilles, dit Diable, un « genre de caca pourri » (*ibid.* : 92), les terrorise tout autant. Parallèlement, sous les yeux des « djobeurs » effrayés et peu coutumiers d'une interprétation insensible et systématique du monde, les méthodes policières prennent l'allure de véritables cryptogrammes malfaisants. À l'examen des lieux par Bouafesse, l'endroit « [prend] d'inquiétantes proportions » (*ibid.* : 85). Avec Pilon et l'identité judiciaire arrive le « terrifiant photographe » mené par « les signes cabalistiques » de l'inspecteur (*ibid.* : 130), débarquent aussi les « inspecteurs à matériel » (*ibid.* : 127) qui, à quatre pattes, « manient pinces et poudres étranges » (*ibid.* : 131). Cham raconte : « Tout cela semble tellement diabolique que, doigts croisés, nous murmurons le Notre Père » (*ibid.*). Au regard des témoins, les méthodes cartésiennes relèvent donc plutôt de sciences obscures et de pratiques occultes, lesquelles, loin de clarifier les circonstances de la mort de Solibo, dérobent l'émerveillement vital pour lui substituer une opacité éthérée, à la fois funeste et impénétrable parce qu'en décalage complet avec l'univers créoles.

En réalité, c'est parce qu'ils sont résolument du côté de la culture créole, naufragés d'un monde finissant et réfractaires à l'assimilation, que Solibo et les « djobeurs » perçoivent les policiers et leurs méthodes rationnelles – symboles de la culture occidentale et de l'affiliation à la métropole – comme des forces démoniaques. Ils y opposent le magique merveilleux, ferment de la culture et de l'identité créoles.

En revanche, Bouafesse, dans sa relation complice mais impérieuse au petit peuple créole et son rapport immature aux

méthodes cartésiennes, et Pilon, qui ne se soucie guère que de plaquer ses théories exogènes sur l'environnement insulaire, ébranlent « l'ordre » naturel. Celui-ci se manifeste alors comme signe de l'irrationnel compris comme « l'émergence brutale, plutôt imprévisible et irrépressible, d'une *énergie désorganisatrice* aussi impérieuse qu'insouciante de ses conséquences » (Bonardel, 1996 : 14). Dans *Solibo*, l'étrange naît donc tout autant des faits surnaturels que des récits merveilleux des témoins et du refus des policiers à transiger avec la composante créole. Enfin, il procède également de l'incapacité pour ces Antillais « assimilés » de fraterniser avec leur propre environnement à cause d'une adhésion inconditionnelle à la culture exogène.

Les cloches de la Brésilienne se manifeste d'emblée comme un récit policier de facture plus classique que *Solibo Magnifique*. Le point de vue cartésien y est privilégié par le fait que le « relais de narration » (Reuter, 1997 : 43), c'est-à-dire le personnage « par lequel on perçoit les événements » (*ibid.*), est ici le policier lui-même. D'autre part, la structure même du récit policier demeure relativement « orthodoxe » et on est loin du roman policier comme « prodigieux laboratoire sur la narrativité » (*ibid.* : 108) et de la vertigineuse mise en abyme des mécanismes de lecture et d'écriture de *Solibo Magnifique*. Toutefois, ici aussi, l'irrationnel demeure une dominante du récit qui repousse les limites du raisonnement cartésien et des méthodes policières dans leurs retranchements.

***Les cloches de la Brésilienne*: une enquête menée sur fond de vaudou**

Trois jours avant la grande fête patronale qui doit attirer des milliers de gens, l'inspecteur Azémar Deuswalwe débarque à la Brésilienne, bled perdu au fin fond de la campagne haïtienne, pour tenter de résoudre un mystère des plus saugrenus : une affaire de cloches dont on a volé... les sons. Cet enlèvement plonge le village dans le désarroi et déclenche les rumeurs. Chacun a sa version des faits et son coupable.

Dans *Les cloches de la Brésilienne*, le vaudou est le point de départ de l'énigme policière puisque l'enlèvement du son des cloches relève de la magie. Par ailleurs, sorte de biotope naturel haïtien, il envahit totalement l'ensemble du récit de l'investigation.

Ici, où la rationalité a laissé place à toutes sortes de manifestations irrationnelles et d'affabulations délirantes, le vaudou reprend pleinement son sens étymologique : il est cette « puissance invisible, redoutable et mystérieuse, ayant la capacité d'intervenir à tous moments dans la société des humains » (Hurbon, 1993 : 13). Alors que le maire et le Pasteur Syrius exploitent la superstition des villageois à des fins politiques, l'influence du vaudou se révèle en fait terriblement dangereuse et dévastatrice. Outil du pouvoir et de la manipulation, les croyances magiques participent alors au chaos d'un monde convoité par des individus sans scrupules où réalité et irrationnel se confondent et face auquel seule la conscience éclairée du policier peut raisonner. Azémar est comme tout droit sorti d'un roman noir américain (en ce qui concerne le personnage de l'enquêteur dans le roman noir, voir Reuter, 1997 : 62-64) : alcoolique impénitent, solitaire, désabusé et pragmatique, il rappelle le privé qui mène seul son investigation, ignorant la hiérarchie et les infrastructures policières. Comme lui, il défie la société, les menaces, la corruption et les politiciens véreux. Haïtien, lui-même originaire de la région, Azémar est assez familier des croyances et des rites vaudou, conscient de « la richesse de l'imaginaire » du peuple haïtien (Victor, 2006 : 43⁴) ; pour cette raison, il ne donne pas véritablement crédit aux superstitions des villageois. En fait, il distingue nettement le réel de l'irrationnel et s'affirme capable de discerner à travers ce « borbier » magico-religieux (voir Garnier, 1999 : 30) les machinations des ambitieux.

Cependant, face au vol du son des cloches, en réalité la seule énigme qu'il a été chargé d'élucider, on découvre Azémar à la fois sceptique et désespéré parce que dans l'impossibilité de rejeter en bloc les phénomènes surnaturels. En vérité, son enquête piétine, il ne trouve pas de logique rationnelle aux phénomènes entrevus et éprouve de plus en plus de mal à se défaire « des superstitions si coriaces qu'elles [collent] à l'esprit pire que des sangsues » (*Cloches* : 70). On le verra progressivement s'adapter à l'environnement vaudou et abandonner ses tactiques cartésiennes habituelles pour « partir sur d'autres voies » (*ibid.* : 89) et tenter d'élucider le mystère des cloches.

En réalité, au fil de l'enquête, Azémar se sent progressivement envahi par une pénible sensation d'irréalité (*ibid.* : 40) et semble de moins en moins apte à remettre en doute la réalité de la magie.

⁴ Dorénavant, toutes les références à cette œuvre ne comprendront que le mot clé *Cloches* et leurs numéros de pages correspondants.

Tout d'abord, négligeant d'interroger le comment, il ne remet plus foncièrement en question l'irrationnel et les pratiques occultes dont il semble finir par s'accommoder. En outre, son scepticisme coudoie désormais l'acceptation progressive de l'occultisme par le subconscient. C'est alors, en effet, que commencent ses rêves empreints de magie qui lui révèlent l'identité du coupable de l'enlèvement des cloches et une partie de la solution à l'enquête, songes dont l'interprétation semble lui échapper. À moins que la mission réelle d'Azémar ne soit plus de trouver un coupable à l'enlèvement des cloches, mais plutôt de donner un sens à l'acte magique. En réalité, à travers l'enlèvement du son des cloches tel qu'il est raconté dans le prologue, le vaudou s'affirme également comme l'expression d'une tentative de réappropriation de l'espace haïtien par les laissés-pour-compte de la société haïtienne face à l'oppression des forces extérieures. Dans ce contexte, l'inspecteur Deuswalwe, dont la conscience est pure, va servir, à son insu, d'intercesseur entre les mondes visible et invisible et d'instrument des forces bienfaitantes du vaudou. C'est lui que les « champwèl » (membres d'une « société secrète haïtienne de nature maléfique selon la culture populaire », *ibid.* : 123) contactent pour venir entendre les cloches retentir dans la nuit, c'est à lui que la fillette magicienne demandera de l'aide et révélera le secret de l'enlèvement magique des cloches, c'est surtout lui qui protégera le monde invisible des forces nuisibles du monde rationnel et purgera la Brésilienne de tous ses truands avides de pouvoir. De plus, parce qu'il a le pouvoir d'entrer en « communication subtile avec les choses et les êtres » (*ibid.* : 78), l'inspecteur Deuswalwe possède la rare faculté pour un non-initié de percevoir la densité du lieu, soit de distinguer la force magique qui anime l'univers créole et de discerner le merveilleux contenu au sein même de la nature. Cette révélation sur lui-même qui s'accomplit alors qu'il entend le son des cloches se répercuter dans le lointain, d'une part, le rend « complice de la vision du monde irrationnel » (Garnier, 1999 : 14) et, d'autre part, lui rapporte définitivement l'existence d'un monde magique révélé quand s'apaise l'oppression des forces extérieures. De fait, à la fin de l'enquête, l'inspecteur Azémar est devenu vaudouisant dans la mesure où, selon Clérismée, « [p]our le vodouisant, le Vodou est en Haïti la prise de conscience de son Être-au-monde avec l'ensemble du cosmos et des hommes » (1989 : 222).

Dans *Solibo Magnifique* et *Les cloches de la Brésilienne*, des éléments inexplicables, quasi surnaturels, servent de détonateur à

une enquête officielle qui se voudrait fondée sur un raisonnement rigoureux et des méthodes scientifiques. Or, l'enquête en pays antillais ne se déroule en rien comme une enquête policière traditionnelle. En réalité, dans des mondes gouvernés par l'étrange, la logique rationnelle prouve très vite son inefficacité. Parallèlement, l'irrationnel vampirise progressivement l'enquête à tous les niveaux. Curieusement, c'est comme si l'investigation, voulant donner un sens au réel, y ajoutait de l'irrationnel. En fait, la procédure d'enquête, loin de nous donner des certitudes exactes, renforce au contraire l'impression d'irréalité en disqualifiant, en quelque sorte, la représentation cartésienne du monde comme unique référence.

En vérité, dans ces deux récits d'énigme, la capacité du policier à élucider le mystère dépendra de sa faculté à remettre en question ses méthodes cartésiennes et à s'adapter à l'univers créole. Au fil des récits, on constate d'ailleurs peu à peu une « dérive de l'enquête policière vers la quête identitaire » (Pinçonat, 1998 : 50). En effet, par le biais de l'enquête, c'est la confrontation à l'irrationnel qui rétablit le policier dans la découverte et l'acceptation de sa culture. À la fin de *Solibo Magnifique*, Pilon sera bien obligé de renoncer à ses méthodes cartésiennes pour élucider le mystère de la mort de Solibo. Quand il aura laissé le merveilleux envahir son univers, ce qu'il découvrira métamorphosera alors sa vision du monde, soit sa façon d'être et lui permettra soudain d'imaginer la mort du maître de paroles : « [U]n flot de verbes devait lui torturer le ventre, lui vibronner la poitrine, guetter ce terrible moment du carnaval où un cyclone lui jaillit de la gorge – dévastateur » (*Solibo* : 224). De même, quand, à la fin du récit, Azémar Deuswalwe jette ses lunettes noires, on comprend que, désormais, le policier vient de trouver une plénitude identitaire qui le raccorde au monde et à la société haïtienne. Ici, l'enquête policière, parce qu'elle expose le personnage du policier à l'irrationnel comme composante essentielle de la perception créole de l'univers, mène donc celui-ci tout droit vers une reconquête identitaire.

La compréhension des sociétés antillaises comme solution à l'énigme

À ce stade de notre réflexion, nous commençons déjà à percevoir que, paradoxalement, ces énigmes inexplicables qui ne semblent déboucher que sur le non-sens sont pleines de signification. En

réalité, l'énigme policière sert ici de passerelle à un questionnement beaucoup plus fondamental, d'ordre métaphysique et identitaire, des sociétés et de leur histoire, questionnement dans lequel l'irrationnel va jouer un rôle fondamental. De fait, une analyse plus approfondie des modalités d'apparition de l'irrationnel va nous permettre de voir que ces récits reflètent indubitablement la nouvelle évolution du roman policier, telle que décrite par André Vanoncini :

Il semble que le champ du roman policier contemporain soit traversé de deux axes évolutifs majeurs. D'un côté, un grand nombre de romans n'utilisent plus la trame policière comme matrice globalement organisatrice du texte, mais comme une passerelle guidant vers les aspects et problèmes les plus divers du monde actuel: étude sociologique d'un milieu, analyse idéologique des modes d'existence modernes, mise au jour des refoulements de la conscience historique d'une communauté, portrait psycho pathologique d'une société aliénée. D'un autre côté, certains récits font ressortir de manière insistante la dimension formelle du roman policier: ils l'envisagent comme un laboratoire dont l'énorme potentiel sémantico-syntaxique promet de conduire de multiples expériences en matière de représentation romanesque. (1993: 104-105)

En vérité, il n'y a pas entre le réel et l'irrationnel d'opposition radicale. Les deux se retrouvent étroitement mêlés dans l'univers fictionnel, dans la mesure où l'irrationnel permet ici le rapprochement de la conscience historique des sociétés antillaises à laquelle il se révèle intimement lié. D'abord, dans les deux récits, le surnaturel surgit en réaction à un contexte d'oppression imposé par une culture occidentale totalitaire. *Solibo Magnifique* retrace le récit d'une enquête qui plonge l'univers créole dans l'incohérence en lui imposant des valeurs cartésiennes par l'intermédiaire des policiers. En réponse à cet impérialisme occidental, les « djobeurs » créoles, en versant du rêve dans leurs témoignages successifs, se réapproprient une émotion créative dérobée par l'austérité de l'enquête et un espace créole qu'ils reconstruisent en un monde où rêve et réalité ne sont pas antinomiques, mais bien plutôt complémentaires. Par ailleurs, en déliant des fureurs forcenées provoquées par les éruptions intempêtes de Bouafesse, ils manifestent une force mobilisatrice contre l'injustice d'un système qui les exclut et qui met leur monde entre parenthèses. Parallèlement, les cloches de la Brésilienne disparaissent parce qu'elles rappellent l'arrogance de la religion catholique et qu'elles gâchent le rituel merveilleux du crépuscule haïtien. Néanmoins, détachées du clocher de l'église, autrement dit de leur contexte, elles retrouvent non seulement leur liberté, mais aussi leur sonorité haïtienne et contribuent ainsi à la fois à la

réappropriation et à la purification du lieu original par la population haïtienne. Dans les deux cas, l'irrationnel acquiert une portée révolutionnaire, dans la mesure où il vise l'anéantissement des instruments d'oppression. L'irrationnel est donc dans ces récits le « porte-parole d'une autre réalité déçue, ignorée, méprisée » (Bonardel, 1996 : 6), qui n'est autre que la réalité créole. Cependant, le surnaturel ne s'inscrit pas exclusivement dans le présent immédiat, car pour comprendre totalement le mystère de la mort de Solibo ou celui de l'enlèvement du son des cloches, il convient de remonter aux sources de l'histoire antillaise. Si Solibo meurt d'une « égorgette de la parole », soit « à la fois d'un trop-plein à dire et d'un manque à écouter » (Lagarde, 2001 : 166), c'est parce que le monde traditionnel martiniquais sombre sous les coups de l'acculturation et de l'assimilation, conséquences logiques de la colonisation puis de la départementalisation. L'adhésion inconditionnelle des policiers à la pensée occidentale reproduit l'idéologie impérialiste des colons puis centriste des administrateurs. De même, l'enlèvement du son des cloches, d'abord motivé par la vengeance personnelle de la « manbo » (prêtresse vaudou), est à interpréter comme la forme contemporaine d'une lutte perpétuée depuis des siècles : entre la volonté de domination et l'assujettissement opposant les colons et les anciens esclaves, les Blancs et les Noirs ; entre l'acceptation de plusieurs croyances et l'imposition d'une seule mettant face à face le vaudou, le catholicisme et les sectes fondamentalistes, les guérisseurs et les missionnaires ; entre l'imposition de forces extérieures (espagnole, française, américaine, voire brésilienne⁵) et la vulnérabilité de la population haïtienne. L'acte magique, qui surgit alors que l'ordre du monde est menacé par des administrateurs corrompus, sanguinaires, et des hommes d'Église peu scrupuleux, est à comprendre comme un acte symbolique qui rappelle non seulement l'importance du rôle de l'Église et des curés dans l'histoire haïtienne dans les liens très étroits qu'ils entretenirent avec les régimes totalitaires (notamment ceux de Jean-Claude Duvalier, Jean-Bertrand Aristide : voir l'article de Smarth, 1989), mais aussi la mainmise permanente de l'Occident sur le destin haïtien. Le fou qui s'est rebaptisé en al-Qaida et qui tend à Azémar la clé de l'énigme est, en ce sens, un personnage symbolique de la lutte contre la suprématie occidentale. De ce point de vue, l'histoire de la société haïtienne où les forces extérieures⁶ se trouvent secondées par un

⁵ Nous pensons que le nom donné au village est vraisemblablement un clin d'œil de l'auteur à la position de l'armée brésilienne, depuis 2004, à la tête de la Mission des Nations Unies pour la stabilité en Haïti (MINUSTAH).

⁶ En Haïti, histoire politique et histoire religieuse sont très étroitement liées, d'une part parce que l'Église chrétienne a encadré certaines dictatures, d'autre part parce que

pouvoir local et ramifié, telle que décrite par Gary Victor dans son roman, s'apparente tout à fait à celle racontée par Métellus :

Et depuis [1806], Haïti n'a connu que de nouvelles promotions d'affranchis, c'est-à-dire de soi-disant chefs d'État constamment tenus en laisse par les maîtres de l'Europe et de l'Amérique du Nord. [...] [ce] pays qui a conquis au grand jour son indépendance, face au monde entier, s'essouffle à la recherche d'un peu d'aisance, mène péniblement des parodies de campagnes électorales grâce à l'argent des nations qui l'avaient colonisé. (1986 : 162)

Par ailleurs, la relation à l'irrationnel est symptomatique d'une prise de conscience identitaire collective. Ainsi, c'est à travers le surgissement du surnaturel que s'expriment l'inconscient collectif et la conscience historique des peuples antillais. À travers le portrait merveilleux de Solibo par les autres « djobeurs » et par le surgissement d'événements paranormaux, *Solibo Magnifique* fait œuvre de mémoire du monde martiniquais d'antan et de la tradition créole du conte au cœur desquels s'inscrivent les mythes fondateurs, et « où s'exprime un imaginaire débridé proche du fantastique » (Durix, 1998 : 9) grâce, notamment, au réalisme merveilleux. Parallèlement, dans *Les cloches de la Brésilienne*, on peut interpréter le vol des cloches comme une résonance aux plus profondes angoisses et aux plus secrets désirs des villageois dont la petite magicienne se fait le réceptacle⁷. Dans ces romans qui appréhendent « la magie comme *tentative pour rectifier le destin* » (Garnier, 1999 : VIII), l'irrationnel manifeste donc d'une certaine manière la force d'un inconscient collectif qui surgit pour corriger les injustices de l'histoire. Dans les deux romans, la magie renforce en quelque sorte le réalisme de la fiction et le réalisme du récit. Ici, les mystères ont bien une explication plus ou moins rationnelle, mais ce n'est pas elle qui donne tout leur sens aux « crimes ». En fait, la solution à l'inexplicable se trouvant dans l'histoire des sociétés traditionnelles antillaises, l'irrationnel n'entre pas en opposition avec la logique rationnelle, mais bien plus s'y associe en offrant une réponse à l'énigme policière. « Et la partie invisible du réel, la partie "étrange" du récit, loin de nous entraîner dans le merveilleux, renforce le réalisme puisqu'elle permet la clôture de la signification, la fixation du sens. » (*ibid.* : 21)

les sectes fondamentalistes qui pullulent en Haïti depuis les années 1980 assoient la politique américaine (voir Clérismée, 1989 : 223).

⁷ Cet élément romanesque renvoie sans doute à la religion vaudou où « le rapport aux "esprits" implique une compréhension particulière de la personnalité individuelle : elle est censée évoluer sous le contrôle de différentes forces spirituelles dont le *bon anj* qui agit comme le réceptacle de l'esprit lors des trances et des possessions » (Hurbon, 1989 : 313).

La solution à l'énigme se trouve dans la compréhension du merveilleux

À cette proximité de l'irrationnel et du monde vécu dans l'intrigue romanesque correspond parallèlement un rapprochement indiscutable du rationnel et de l'irrationnel du point de vue de leur mise en perspective au sein même du récit d'énigme. Dans les deux romans, le principe organisateur est sans équivoque le récit policier qui regroupe différents types de narration placés en relation d'interdépendance autour d'un même objectif : celui de la découverte de la vérité. Cependant, dans *Solibo Magnifique*, c'est curieusement le récit du romancier et non pas le procès-verbal des policiers qui paraît le plus proche du vrai, et c'est le conte oral, dans la transcription de la parole de Solibo, qui révèle finalement la vérité en mettant en perspective les différents fragments du récit. De même, dans *Les cloches de la Brésilienne*, la clé de l'énigme se trouve dans la fable et dans la suite de l'histoire que l'inspecteur Azémar doit découvrir (*Cloches* : 169). En fait, dans les deux romans antillais étudiés, les indices sont à rechercher au cœur même de la fable ou du conte qui coexistent avec le récit d'enquête.

Par ailleurs, la dynamique des deux romans est créée également par la mise en conflit d'une première interprétation du mystère (le procès-verbal pour *Solibo Magnifique*, le prologue pour *Les cloches de la Brésilienne*) avec d'autres versions des faits livrées par les témoignages successifs. Reprenant une composante classique du récit d'énigme, les deux romans explorent ainsi « la multiplicité des visions » (Reuter, 1997 : 57), mais une interprétation se substituant à une autre, apparemment tout aussi farfelue, cette prolifération de représentations débouche bientôt sur une remise en cause d'une explication univoque de la réalité. Cela d'autant plus que ces versions ne sont jamais corrigées par une solution définitive et rationnelle au mystère. Par ailleurs, ce processus accorde une place primordiale à l'imaginaire et surtout à la parole, constitutifs de l'identité antillaise. Ainsi, alors que le roman policier classique se montre d'ordinaire plutôt réfractaire au récit oral, on constate que le roman policier antillais se retrouve enrichi de la tradition orale qui laisse elle-même une place essentielle à l'irrationnel et à l'imaginaire.

Finalement, ce que nous livrent ces romans est une conscience de savoirs et d'explications alternatifs de l'univers (voir Garnier,

1999 : 10) dont le sens se construit à partir d'effets multiples qui entrent en concordance. On devine là une perception du monde définitivement caribéenne qui rejette la validité d'une seule réalité et la division binaire de l'univers qui opposerait l'irrationnel au réel, le monde visible au monde invisible, le monde vécu au monde fictionnel, le récit d'enquête au conte. Elle n'envisage pas l'univers comme un point d'achoppement entre plusieurs contraires, mais bien plutôt comme un lieu de rencontres et de correspondances intense où foisonnent et fusionnent plusieurs points de vue, plusieurs visions, plusieurs perspectives et où l'incertitude est source de merveilleux et de complétude. Dans cette perspective, l'épigraphe de *Solibo Magnifique* contestant au récit d'énigme sa fonction cartésienne prend tout son sens : « Ce qui est au centre de la narration pour moi n'est pas l'explication d'un fait étrange mais *l'ordre* que ce fait étrange développe en soi et autour de soi : le dessin, la géométrie, le réseau d'images qui se déposent autour de lui, comme la formation d'un cristal. » (Italo Calvino)

Ainsi, dans le récit policier antillais, où c'est forcément l'imaginaire qui englobe la réalité, c'est finalement dans la compréhension du merveilleux, autrement dit dans la remise en question de l'ordre logique et univoque par la profusion de visions qui densifient le réel, que se trouve la solution de l'énigme.

Françoise Cévaër enseigne la langue française et les littératures francophones à la University of the West Indies en Jamaïque. En 1998, la revue *Nouvelles du Sud Art-Littératures-Sociétés* a consacré un numéro spécial, intitulé « Ces écrivains d'Afrique noire », à la publication des entretiens de l'auteure avec plusieurs écrivains africains.

Références

- BOLYA, Baenga (2001). *Les cocus posthumes*, Paris, Le Serpent à plumes, coll. Le Serpent noir.
- BONARDEL, Françoise (1996). *L'irrationnel*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je ?
- CHAMOISEAU, Patrick (1988). *Solibo Magnifique*, Paris, Gallimard, coll. Folio.
- CHAMOISEAU, Patrick et Raphaël CONFIAnt (1991). *Lettres créoles*, Paris, Hatier.
- CHANCÉ, Dominique (2005). « Solibo Magnifique : dans la mangrove policière », dans C. JULIEN et A. MILLS (dir.), *Polar noir : reading african-american detective fiction*, Tours, Presses universitaires François Rabelais : 79-92.
- CHRISTIAN, Ed (dir.) (2001). *The post-colonial detective*, London, Palgrave.

CLÉRISMÉE, Renald (1989). « Rapports actuels entre le Vodou et le christianisme en Haïti », dans Laënnec HURBON (dir.), *Le phénomène religieux dans la Caraïbe : Guadeloupe, Guyane, Haïti, Martinique*, Montréal, CIDIHCA: 219-226.

DURIX, Jean-Pierre (1998). « Le réalisme magique : genre à part entière ou auberge latino-américaine », dans Xavier GARNIER (dir.), *Le réalisme merveilleux*, Paris, L'Harmattan : 9-18.

GARNIER, Xavier (1999). *La magie dans le roman africain*, Paris, Presses universitaires de France.

HURBON, Laënnec. (1993). *Les mystères du vaudou*, Paris, Gallimard.

KONATÉ, Moussa (2006). *L'empreinte du renard*, Paris, Fayard, coll. Fayard noir.

-- (1989). « Les mouvements religieux dans la Caraïbe », dans Laënnec HURBON (dir.), *Le phénomène religieux dans la Caraïbe : Guadeloupe, Guyane, Haïti, Martinique*, Montréal, CIDIHCA: 307-354.

LAGARDE, François (2001). « Chamoiseau : l'écriture merveilleuse », *Études françaises*, Montréal, vol. 37, n° 2 : 159-179.

MÉNIL, René (1982). « Préface », dans Patrick CHAMOISEAU, *Maman Dlo contre la fée Carabosse*, Paris, Éditions Caribéennes : 4 ; 1^{re} parution 1941, dans *Tropiques*, n° 13, octobre.

MÉTELLUS, Jean (1986). *L'année Dessalines*, Paris, Gallimard.

NAUDILLON, Françoise (2003). « Black Polar », *Présence Francophone*, Worcester, n° 60 : 98-112.

NDIAYE, Christiane (1995). « De la pratique des détours chez Sembène, Chamoiseau et Ben Jelloun », *Tangence*, Rimouski, n° 49 : 63-77.

NGOYE, Achille F. (1998). *Sorcellerie à bout portant*, Paris, Gallimard, coll. Série Noire.

PINÇONNAT, Crystel (1998). « Contre la chronique d'une mort annoncée : le réalisme merveilleux dans le roman amérindien », dans Xavier GARNIER (dir.), *Le réalisme merveilleux*, Paris, L'Harmattan : 35-52.

REUTER, Yves (1997). *Le roman policier*, Paris, Nathan Université.

ROSELLO, Mireille (1998). « Magie et créolité aux Antilles : le lecteur-dormeur entre suspicion et intime conviction », dans Xavier GARNIER (dir.), *Le réalisme merveilleux*, Paris, L'Harmattan : 53-68.

SMARTH, William (1989). « L'église concordaire sous la dictature des Duvalier (1957-1983) », dans Laënnec HURBON (dir.), *Le phénomène religieux dans la Caraïbe : Guadeloupe, Guyane, Haïti, Martinique*, Montréal, CIDIHCA: 137-170.

VANONCINI, André (1993). *Le roman policier*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je ?

VICTOR, Gary (2006). *Les cloches de la Brésilienne*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs.